

Il y a plusieurs mois, je participais avec quelques amis à une séance éducative organisée par un foyer de jeunes dans une commune de la région parisienne. Zola et son œuvre étaient le centre d'un débat alerte et de bonne qualité. Je m'y abandonnais avec plaisir, heureux d'apporter à l'assistance une contribution faite moins de talent que de sincérité.

Et puis, alors que les questions et les réponses s'échangeaient dans un ronronnement somme toute académique, une des personnes présentes m'apostropha ainsi : « Monsieur Le Blond aime-t-il les œuvres de Zola ? »

Une pareille interrogation me fit sursauter tant je fus surpris non par son étrangeté mais par sa soudaineté et sa simplicité. Ainsi formulée, elle prenait pour moi une allure de test et parut à peine amuser l'auditoire qui se satisfait d'une réponse bien entendu affirmative.

Je me souviens être revenu de cette soirée un peu mécontent et même agité d'une légère inquiétude que je me dissimulais à peine. (...)

Si je n'étais né de la propre fille d'Emile Zola, si ma jeunesse n'avait pas été influencée par la présence permanente de l'ombre de ce dernier, si j'étais venu à Zola en anonyme, comme le lecteur qui pour la première fois aborde un auteur qu'il ignore, aurais-je eu moi aussi cet éblouissement que beaucoup m'ont dit avoir ressenti à la lecture des Rougon-Macquart : « Vous savez la semaine où l'on s'accroît de *Germinal* ou de *L'Argent* ou de *La Faute de l'abbé Mouret* ou de *L'Assommoir*<sup>1</sup> ? Oui, j'aurais aimé rencontrer Zola au milieu de ma vie et l'approcher d'une façon plus rationnelle, plus personnelle aussi, peut-être, que par la passion filiale, le connaître comme il m'est arrivé de le faire, il y a plusieurs années, pour Marcel Proust.

Mais ce ne sont pas ces voies-là qu'il me fallut emprunter pour parvenir à la certitude d'aimer et d'admirer l'homme et l'écrivain que fut Émile Zola.

De très loin de moi-même, le portrait, dans ma chambre, d'un homme un peu triste, à la barbe grisonnante, coupée court, un grand front plissé et, dans la demi-clarté de la pièce, un air de bonté, somme toute assez rassurant.

Et puis aussi des livres jaunes comme de l'or neuf qu'entrevoit un petit garçon de quatre ans dont le père est à la guerre et qui vit auprès de la maman anxieuse aux yeux gris et doux, embués de la même tendresse que celle dont brillait le regard de Zola. Autour de lui, tout n'est qu'évocation d'un deuil toujours présent encore qu'éloigné déjà dans le temps. Au mur, des gravures, des peintures, des caricatures évoquent les batailles du naturalisme ou de l'Affaire Dreyfus<sup>2</sup>. Des meubles qu'Emile Zola a touchés, dont il a tourné la clé, des tables sur lesquelles il s'est accoudé. Quelques objets familiers qui lui ont appartenu et qu'on ose à peine frôler du doigt.

Je n'étais alors que sensations reçues et n'aimais que ce que les miens adoraient. Les yeux de ma mère étaient mon univers, un monde fait de sentiments délicats et de rigueur morale.

Je me vois un peu plus tard dans un jardin de la banlieue parisienne, à Médan<sup>3</sup>, au sein d'une assistance nombreuse dont la respiration derrière moi a le bruit du vent dans les feuilles, un perron de quelques marches et, devant moi, quelques mètres de sol semés de gravier. Des hommes se succèdent qui parlent avec de grands gestes et dont les paroles passent au-dessus de moi, trop occupé à jouer avec les cailloux sous le regard sévère des adultes.

Tel est mon premier contact avec la renommée de l'homme triste dont j'observe plus souvent qu'auparavant le portrait immobile et dont inconsciemment je me prends à déplorer le silence.

C'est à peu près à cette époque de ma vie que je sus qu'« il avait écrit cinquante livres » : ce nombre m'émerveillant par son énormité. À défaut de soupçonner la valeur de son œuvre, j'en mesurais

<sup>1</sup> Phrase de l'écrivain Jules Romain en 1935. Ces titres sont ceux des principaux romans de Zola.

<sup>2</sup> Entre 1894 et 1906, une accusation d'espionnage au profit de l'Allemagne contre le capitaine Dreyfus, un militaire d'origine juive, coupe la France en deux : les *dreyfusards* contestent la condamnation de Dreyfus, qui est dégradé publiquement et envoyé au bagne, tandis que les *anti-dreyfusards* s'obstinent à refuser la révision du procès, malgré les témoignages et les preuves qui s'accumulent et pointent vers le véritable espion, le commandant Esterhazy. Zola s'engagera publiquement en faveur de Dreyfus, en faisant publier un article (intitulé « J'accuse ! ») dans le journal *L'Aurore*, en 1898. Le journal tirait habituellement à 30 000 exemplaires, mais ce jour-là 300 000 exemplaires partent en quelques heures. Zola est alors un auteur reconnu et célèbre, mais il devra s'exiler en Angleterre tant sa prise de position lui vaut de haine et de menaces. Dreyfus obtient en 1899 la révision de son procès, mais il est condamné à nouveau par le tribunal militaire, à une peine plus légère cependant. Le président de la république Émile Loubet lui accorde la grâce, et en 1906 ses condamnations sont effacées et il est réintégré dans l'armée. Il meurt en 1935. Zola succombe en 1902, asphyxié par le feu de cheminée dans sa chambre ; des éléments laissent penser que sa cheminée a été bouchée par un anti-dreyfusard.

<sup>3</sup> Village des Yvelines où se trouvait une maison que possédait Zola, devenue aujourd'hui un musée.

déjà la dimension. Puis, je lus ses livres avec l'application qu'ils méritent, et, surtout, le désir de pénétrer plus avant dans la connaissance de son âme intime et la sourde crainte que cet examen ne soit pas à la mesure de la taille qu'à travers l'affection des miens je lui avais donnée.

Ah ! ce fut une dure leçon que cette lecture d'une œuvre dure et sans fard. J'y trouvais mille sentiments contradictoires faits d'émerveillements et de surprises, jamais de déceptions. Mais surtout, je sentais se préciser d'une façon plus humaine cette ombre un peu affolante pour le petit garçon que j'avais été, un peu énigmatique pour le jeune homme que je devenais, tant on avait dressé devant lui sa stature de dieu sans fissure. Au cours de ces lectures fiévreuses, je découvrais un être fait de sensibilité aiguë et de bonté, pétri de pitié et de chagrin, un homme enfin, qu'on pouvait admirer et aimer, dont on pouvait saisir fraternellement la main chaude de vie comme la nôtre. Il devenait mien, dès lors. Il me parlait à présent et j'entendais jusqu'au son de sa voix.

La voix de Zola, qui, de nos jours, l'a encore présente à l'oreille ?

Et puis cette quiétude bascula. Elle basculait aussi bien pour moi que pour les hommes de ma génération, endormis que nous étions dans le calme des jours heureux et sans histoire. La guerre vint et ses épreuves.

La mort entra chez moi à deux reprises. J'assistais à de lourdes agonies et me retrouvais seul un jour, dans le grand appartement, avec, aux murs, les mêmes photographies de l'homme triste et bon qui me regardait tousjours.

C'était l'hiver et le froid me mordait de toutes parts. Je me rappelle très bien ce soir-là et, le désespoir débordant de mon cœur – mon père était mort et je venais de le conduire à sa tombe – je pris au hasard dans ma bibliothèque un livre de Zola : c'était *La Vérité en marche*. On connaît ce recueil d'articles que Zola écrivit de décembre 1897 à décembre 1900, lors de l'Affaire Dreyfus, « à la volée souvent, en une heure de fièvre » et qu'il entendait laisser « à l'histoire, à la justice de demain ». On y trouve « J'accuse...! » notamment, et cette admirable lettre à Mme Dreyfus rédigée au moment où son mari lui est rendu. Ces pages se rapportaient à une histoire défunte et à des événements qui n'avaient rien de commun avec le chagrin d'un fils pleurant son père. Mais elles portent en elles une telle force de sensibilité et de grandeur, une telle confiance dans les plus beaux sentiments de l'homme, qu'à les lire dans le silence impression-

nant des retours d'obsèques je me sentis pénétré d'une étrange douceur, et de cette certitude que désormais je ne pourrais plus jamais être seul.

C'est alors que je compris combien Emile Zola m'était proche.

Je relus Zola. Je le fis et entendis le faire avec des yeux neufs. Il ne s'agissait plus de justifier à moi-même une admiration commandée par la seule affection des miens.

J'étais désormais nu et pauvre devant lui, aussi démuné de toute idée préconçue que le touriste ignorant qui pénètre pour la première fois dans la chapelle Sixtine et qui ne sait ce qu'il trouvera derrière ses portes. Je prenais enfin son œuvre à bras-le-corps, avec le désir à peine conscient de trouver en elle la résonance des passions qui m'agitaient, le besoin de croire à quelque chose, à la valeur de l'effort humain, à celle du cœur, au Droit, à la Bonté. Or, tous ces sentiments, je les retrouvais dans ses livres, en leur robuste grandeur, en leur simplicité naïve, amplifiés et lumineux comme des symboles.

Certes, ses peintures étaient sombres parfois, mais les grands élans de la vie et de son éternelle espérance traversaient son œuvre d'un prodigieux souffle de foi et de bonheur.

Ainsi, c'en était fait : j'avais franchi trois étapes dans la recherche d'Emile Zola, celle de l'enfance, toute de résonance et d'amour filial, celle du jeune homme qui découvre la mesure humaine du « héros Zola », et celle de l'homme mûr qui trouve dans les livres et la pensée du romancier une philosophie et un exemple.

Jean-Claude LEBLOND-ZOLA, *Préface à l'édition des Rougon-Macquart*, 1969.

Vous ferez un **résumé** de ce texte de 1 431 mots en 100 mots  $\pm$  10 %.

Marquez les dizaines de mots et indiquez le **dé-compte** total à la fin de votre copie.

Les formules caractéristiques doivent impérativement être **reformulées**.

Appuyez-vous sur les **liens logiques** du texte, explicites ou implicites, et **faites des paragraphes**.

Prévoyez **une marge** d'au moins 5 ou 6 cm, et **sautez des lignes**.

Il est interdit d'utiliser un stylo-plume ; utilisez un **stylo-bille ou un feutre de couleur bleue ou noire**. Pas de blanc machine, ni d'effaceur.